

Et moi ?

Pâques. Je bénéficie d'un congé extraordinaire, je reviendrai fin août au collège. Mes parents ont décidé que nous allions faire un voyage en famille; ce sera le premier et le dernier (mon frère et moi sommes grands, disent-ils). Nous partons au Yémen avec un groupe, puis j'irai en Espagne apprendre l'espagnol. Je suis la seule jeune fille. Je jouis d'un statut hybride : je suis accueillie par les femmes qui se dévoilent devant moi et nous nous dévisageons mutuellement, heureuses et gênées. Mais comme je ne suis ni musulmane ni yéménite, j'échappe aux contraintes qui pèsent sur les femmes. Le soir, l'un des chauffeurs m'emmène chez des cousins à lui. A l'entrée, une montagne de babouches. J'y ajoute mes sandales et pénètre dans la pièce réservée aux hommes. Assis dos au mur, nous mâchouillons du qat et buvons du Seven Up. Le chauffeur me tend les feuilles les plus tendres qu'il sélectionne pour moi sur les branches. Aucun homme ne ricane ni ne se permet un geste à mon égard. Je suis une princesse étrangère. Avec mon compagnon chauffeur, je joue aux élastiques : nous entremêlons nos doigts et manipulons un grand élastique commun pour faire apparaître la Tour Eiffel, un piège à mouches, une figure géométrique. Il a deux femmes, je rêve de l'épouser et d'être la troisième. Dans l'avion du retour, je sanglote violemment.

Dès mon arrivée en Espagne, je reprends un à un les vingt kilos que j'ai perdus l'année précédente. Ça se fait très simplement, sans effort : mon corps disparaît. Pendant ce temps, j'apprends le castillan à Barcelone, avec hérésie.

A mon retour, ma honte est absolue. Personne n'ose aborder le sujet avec moi, tant mieux.

J'ai la mononucléose. Je dors trois mois. Mes parents me réveillent le matin avant de partir travailler, pour s'assurer que je vis encore, disent-ils. Ils partent, je me rendors. Je ne sens rien, je dors. La pédiatre m'a proposé de choisir entre un traitement à la cortisone inefficace ou ne rien faire. Sans surprise, je ne fais rien. Alors que mes copines sont emmenées chez le gynéco par leur mère pour la première fois, la mienne m'a pris rendez-vous chez une pédiatre (avant, nous allions chez le médecin de quartier). Je dors, sans trêve. Quand je reprends l'école en janvier, tout le monde m'a enterrée : je n'aurai pas ma maturité cette année. Je dois rattraper les épreuves cantonales. On m'enferme seule dans une classe vide. Je découvre qu'il est beaucoup plus fatigant de passer des exas seule, sans l'énergie des autres. Ma prof de classe m'encourage, je vais y arriver. Mes copines se sont habituées à mon absence, je n'appartiens plus au groupe. On dirait vraiment que je suis morte, et peut-être le suis-je.

Examens de maturité. Oral de français, je tombe sur Rimbaud. Devant les yeux ahuris du jury, je déclare que le poème décrit un premier émoi amoureux. Le mot les ébahit, j'aurai un 6. Je termine l'année sans projets. Je ne sais pas ce que j'aime, je ne sais pas quelle place prendre dans la vie. Je ne me sens pas capable de décider.

© Francine Wohnlich